

**Marmontel. Une rhétorique de l'apaisement, éd. Jacques Wagner. Louvain-Paris, Peeters (La République des lettres 7), 2003. Un vol. de 228 p.**

Lorsque Jacques Wagner organisa le colloque du bicentenaire de la mort de Marmontel, qui se déroula en septembre 1999 à Clermont-Ferrand et à Bort-les-Orgues (Corrèze), et qui devait donner lieu à quelque vingt-cinq contributions ponctuelles, il ne pouvait prévoir (car aucun mot d'ordre n'avait été lancé) que dans cette grande masse de qualité allait se dessiner un leitmotiv : celui de Marmontel conciliateur. D'où le titre de ce recueil (des deux recueils générés par cette rencontre) qui sert à mettre en valeur une des constantes majeures de sa carrière multiforme (dont on était conscient mais sur laquelle on n'avait pas suffisamment insisté et qu'on n'avait surtout pas jusqu'ici privilégiée).

Deux axes de réflexion parfaitement prévisibles : d'une part, les écrits doctrinaux (*l'Essai sur les romans* ; les *Éléments de littérature* ; les *Cours d'études pour ses fils* ; discours politiques) ; d'autre part, les œuvres narratives (les tragédies 1748-1753 ; les *Contes moraux* ; *Bélisaire* ; *Les Incas* ; les *Mémoires*). Pour ce qui est des premiers (examinés par Jan Herman, Marc Buffat, Michael Cardy, Anne Quennedy et Jacques-Philippe Saint-Gérard), leurs enseignements sont on ne peut plus clairs : notre Marmontel a horreur de toute espèce de conflit, de tout excès. Critique et théoricien littéraire respectueux de la permanence historique et de l'identité de sa culture, il dialogue constamment avec le passé qui est celui d'une longue tradition spirituelle et morale, qu'il ne faut pas brusquer et dont surtout il ne faut absolument pas se couper. Voilà pourquoi, détestant les lendemains pour le moins incertains, il est partisan de la continuité, de l'évolution – dans l'ordre s'entend –, ennemi donc tout aussi convaincu de la r/Révolution comprise comme la volonté de substituer à la tradition (qu'on peut à la rigueur se permettre d'*infléchir*) la passion de détruire et d'innover. En effet tout son travail théorique s'inspire de cette crainte de voir se développer un exercice novateur, voire iconoclaste, de la littérature qui ne respecterait plus les modèles anciens. Et voilà pourquoi, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur de la *Poétique française* et surtout de son avatar, les *Éléments de littérature* maintes fois réédités, est le grammairien préféré de tous ceux qui avaient horreur, en littérature, mais aussi en politique, de la liberté ou de l'originalité.

Sa prise de position s'explique en grande partie par son néoplatonisme. Ce que Marmontel nomme « littérature », c'est-à-dire l'ensemble des arts du discours, constitue une réalité spirituelle qui concerne l'*âme* seule (*âme* entendue comme l'ensemble des facultés psychiques). C'est ce mot-là qui est sans doute l'un des termes les plus fréquents (même les plus massivement employés) des *Éléments* et des autres écrits théoriques où la distinction de l'âme et du corps, ou de l'âme et des sens, est cardinale. Mais il y a mieux : pour lui, seuls les arts qui s'adressent à l'âme sont véritablement des arts. Tout dualisme de cette sorte impliquant une hiérarchie (en l'occurrence Marmontel donne toujours la palme au spirituel au détriment du sensible), il préfère par exemple le théâtre des Modernes à la tragédie ancienne : ici il n'y a qu'action matérielle, mouvement, alors que là il y a action intérieure ou action dans... l'*âme*. Bref, l'instruction et la morale sont du côté de la parole. Voilà pourquoi il condamne le drame à la Diderot : ici, à l'effet moral de la tragédie s'oppose l'effet purement physique qui influe sur les sens. Ainsi s'explique, à la fin de sa vie, le souci obsessionnel du pédagogue du *Cours d'études pour ses fils* de dénigrer la tentation sensualiste des Lumières.

Le deuxième volet de ce volume – autre aspect attachant de sa valeur – répète certaines de ces leçons, et fait ressortir non seulement la vocation utilitaire de la littérature, mais aussi le rôle qu'elle joue en tant que vecteur *d'un art de vivre* (Jean-Noël Pascal, Robert Grandroute, Paul Pelckmans, surtout Katherine Astbury, Khaled Ben Sdira, Hélène Cussac). Car depuis longtemps théorie et pratique chez Marmontel se chevauchent, empiètent l'une sur l'autre. Comme il le disait lui-même : « Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui

l'ennoblisse et qui l'honore, c'est son utilité morale » (*Essai sur les romans*). En tant que littérateur (*Contes moraux, Bélisaire, Les Incas, les Mémoires*), en tant qu'homme tout court, membre patenté dès le milieu des années 1750 de la nouvelle *intelligentsia* encyclopédique, Marmontel n'a jamais voulu couper les ponts avec qui ou quoi que ce soit. Il cherchait toujours des terrains d'entente : là où il y avait discorde, ou simple possibilité de discorde, il se donnait pour tâche de la réduire à néant, ou pour le moins à en diminuer les causes, à trouver le meilleur compromis possible. Ce faisant il cherchait à rapprocher les hommes, à faire en somme bon usage de la nature. Cela ne revient-il pas en dernière analyse à se demander continuellement – en fuyant les extrêmes sous toutes leurs formes – comment garantir le repos et comment par là (le repos en étant lui-même partie intégrante) atteindre et sauvegarder son propre bonheur ? Ce n'est pas là évidemment une existence héroïque, encore moins la carrière dramatique ou littéralement passionnante des hommes-phares, des Voltaire, des Diderot, des Rousseau, novateurs ou fondateurs d'école ; mais avouons que, grâce à l'initiative de Jacques Wagner, nous y trouvons la confirmation attachante d'une attitude (voire, si l'on veut, d'une leçon de sagesse) qui force le respect et qui renvoie peut-être l'image du commun de l'humanité.

John RENWICK